

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

COURAGE CIVIL.—HONNEUR.—PATRIE.—LIBERTÉ.—PROGRES.—GAIÉTÉ.—SANTÉ.—BIEN-ÊTRE.—SAVOIR.

LE FANTASQUE,

JOURNAL CRITIQUE, INDUSTRIEL, LITTÉRAIRE, ET NATIONAL, DES DEVOIRS, DES DROITS ET DES INTÉRÊTS CANADIENS.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je fais ce que je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je puis et je m'euivre quand il le faut.

Imprimé et Publié par N. AUBRY, Rédacteur, Wm. H. ROWEN, Imprimeur. No. 32, Rue St. Jean, Haute-Ville.

Ce journal paraît deux fois par semaine, le MERCREDI et le SAMEDI. L'année ou le volume se compose de 96 numéros et se divise en trimestres de 24, sans interruption d'abonnement. Le Prix d'abonnement est de 2 piastres par année payable trimestriellement d'avance. On ne reçoit pas de souscription, pour moins de six mois. — Le prix du port par la poste est une piastre pour toute la province. Tous les communications, demandes ou réclamations, devront être adressées. — On insère gratuitement tous les articles d'adresses et d'intérêt public; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis qu'au moyennant rémunération de 2 sous par ligne.

Prix des Abonnés. — Première insertion, 6 lignes et au dessous, une demi piastre. Au dessus de 6 lignes, 8 sous la ligne. Chaque insertion suivante, à moitié du prix ci-dessus. — Les annonces non accompagnées d'ordres sont continuées jusqu'à avis contraire. — Les annonces de mariage et de mariage sont continuées au montant de quatre piastres. — Celles qui en excèdent pour le droit en outre à des extras d'impression pour la valeur de 2 piastres. — On déduit moitié aux annonceurs à rendre en ouvrage. — Les agents reçoivent la feuille gratis.

Mélanges Littéraires.

Le père et le fils.

LE PATERNE D'UN THÉÂTRE.

Choisissez le théâtre qui vous sera le plus agréable, mais cependant n'y prenez pas un paternel dans lequel les femmes sont admises; ceux-là ne vous conviennent pas. François, l'un d'eux, dit qu'un soir sans le vouloir était un gentleman sans roses, mais on y était; ces roses-là sont l'art, placées dans le parterre d'un théâtre, et d'ailleurs si toutes les femmes sont des fleurs, comme je me plais à croire, ce ne sont pas ordinairement les plus fraîches et les plus suaves qui vont au spectacle au parterre.

Jeus avons donc un paternel d'hommes; nous le prendons au commencement du spectacle, avant qu'il soit entièrement parvenu. Du reste, nous avons des parterres qui en le sont jus au milieu. Lorsque le spectacle est avancé; il en est à l'endroit où le "saut" bien général que le père de première représentation. Ce n'est pas là, comme s'il s'agissait de l'homme de leur seule habitude, ils sont toujours comme des ombres par un temps de pluie; on ne les voit plus de monde qu'il n'est possible de voir, ceux qui se sont au milieu de cette foule d'hommes et de femmes, on leur fait leur théâtre dans leur poche; c'est un exercice qui leur est défendu, à moins d'être un Hercule du nord, un Alcibiade, un Ajax, ou d'être un héros, avec des dons de force, d'ampleur et de contenu les mouvements de ces vêtements. Quand vous êtes entré dans un parterre de la foule, et compagnie, les portes sont encombrées, on toutes les issues sont parfaitement bouchées, vous devez vous résoudre à non plus sortir; mais si vous êtes entré vous pourriez en avoir; si cependant vous ne pouvez résister au désir de prendre l'air, de respirer un moment dans une atmosphère moins épaisse, alors, pour revenir à votre place, nous rentrer dans ce fortifié parterre, s'éclaircit des plus et des Romains, il faut vous attendre à faire une petite partie de boxe avec les personnes entrées de la même. Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas. N'importe, vous l'avez combattu, vous avez été un peu près vaincu, et il est clair que vous êtes fatigué par plusieurs personnes qui ne veulent pas se dérangé; ensuite pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer ce qui signifie que l'on vous pousse en avant; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous avez comblé de joie. Rapportez-vous à ce que vous avez vu, et vous serez content. Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera. Mais la pièce que l'on donnera ne les vaut peut-être pas. N'importe, vous l'avez combattu, vous avez été un peu près vaincu, et il est clair que vous êtes fatigué par plusieurs personnes qui ne veulent pas se dérangé; ensuite pour se débarrasser de vous plus promptement, on vous aide à entrer ce qui signifie que l'on vous pousse en avant; vous tombez sur plusieurs têtes dont vous avez comblé de joie. Rapportez-vous à ce que vous avez vu, et vous serez content. Ce n'est pas toujours agréable, surtout si vous n'êtes pas d'une certaine force à ce jeu-là; enfin, ce sont quelques coups de poing que cela vous coûtera.

vienez, vous pouvez en monnaie, en répétant: "Périsse!" Alors il se retourne et vous dit: "Qu'est-ce qui me prouve que c'était, votre place? ... Avez-vous laissé un quel... votre-mouchoir?"

— Je n'avais rien laissé, parce qu'on ne le trouve pas toujours ce qu'on laisse dans un parterre; mais vous m'avez dit que vous êtes jeté à côté de lui.

— Celui dont on invoque le témoignage est un de ces personnages qui craignent toujours de se compromettre en prenant parti pour quelqu'un. Il répond, en se grattant le nez: "Ah! vous savez là, moi, c'est positif." Mais quand il y a tant de monde, on ne peut pas remarquer toutes les personnes qui vous entourent. Tout cela ne vous satisfait pas, vous tenez, bien et vous repoussez votre usurpateur, en vous écriant: "Je vous ennuie!"

Le parterre ne cède pas; en général, les gens qui se mettent à la place d'un autre n'ont pas pour habitude de la lui restituer, avant de se rendre coupable d'une action aussi hardie. Ils en ont mesuré, calculé, et les conséquences, tous les dangers, et ils sont sûrs de les affronter. Ils se rappellent que le succès justifie tout, mais qu'il n'est pas oisive, mais qu'il est décalé pour ceux qui sont usés. Ces messieurs s'échauffent, des mots piquants sont échangés; la querelle va devenir sérieuse, déjà on a entendu murmurer ces phrases: "Je suis François, et le succès est mon Dieu." On ne peut pas s'arrêter. Mais les cris qui s'élèvent dans le parterre, vous font penser que d'avoir à entendre une querelle, se serait un peu de chaque côté, de façon à ce que ces deux messieurs puissent s'asseoir; alors chacun ayant une place, le motif de la dispute n'existe plus; on se calme, on s'apaise, et on se penche en bien vite oublié. L'homme plus qu'il est, très commun dans le parterre d'un théâtre.

Il y a quelques parterres qui sont toujours pleins, même lorsqu'on ne joue pas une pièce nouvelle, ceux-là sont les heureux du siècle, et en général on remarque qu'ils sont les moins méchants. Pourquoi? C'est qu'ils ont le plus facile à se plaindre. Les théâtres où il y a toujours beaucoup de monde doivent être nécessairement ceux où le monde s'amuse le plus; on peut-on être méchant quand on est heureux? Et l'on est très heureux quand on s'amuse. Encore une maxime qui n'est pas nouvelle, mais elle est consolante.

C'est une singulière chose qu'un parterre de théâtre; pour celui qui pourrait observer, écouter, et d'être à faire, combien de types sont cachés là, assis indistinctement dans la foule; que de gens d'esprit, d'origines, de sorts, de nullités, etc., etc. Mais le hasard qui vient de vous placer à côté de quelqu'un avec qui, durant la soirée, vous avez eu quelque conversation, ne se renouvellera peut-être jamais. Vous ne rencontrerez plus cette personne avec qui vous avez eu cette petite conversation et dont les remarques, les réflexions piquantes vous ont fait oublier la longueur des conversations. Vous regrettez de ne point savoir quel trouver encore; vous seriez charmé de le retrouver encore; vous espérez que le hasard vous le remplacera près de lui. Mais, non. Vous

allez presque tous les soirs au spectacle, ce monsieur y va toujours sûrement de son côté, et cependant vous ne vous rencontrerez plus. "Mais en revanche, vous ne pouvez entrer dans le parterre d'un théâtre, sans qu'un individu renouille; remuant, insupportable par son caractère et d'être avec vous, en de la même manière d'être le voisin, ne vienne se placer encore près de vous. C'est le hasard qui veut ainsi, et il ne vous est pas toujours favorable.

Vous croyez peut-être que le même motif a conduit dans cette salle tous les hommes que vous voyez rasés comme dans le parterre; qu'ils sont venus parce que le spectacle annoncé leur promettait une soirée agréable! Mais non, ils y sont par ces personnes qui sont, en effet, attirées par les pièces que l'on joue, combien s'y trouvent là, par moi aussi moi!

Ainsi, ce mélange que vous voyez là-bas dans le parterre, n'est pas un rendez-vous avec un ami pour cause d'un placement de fonds; c'est pour lui venir au rendez-vous; mais son ami n'est pas venu, ce monsieur a dité dans ce quartier, parce qu'il était trop tard pour rentrer chez lui; puis, se trouvant près d'un théâtre, il y est entré pour se distraire et s'occuper même ce que l'on jouait. Mais un autre d'écouter la pièce, il pense toujours à ses affaires, à son placement de fonds, et au spectacle, il est si bien embarrasé pour vous dire ce qu'il a vu.

Cet individu dité chez un traitant avec un ami; les messieurs se sont mis en gaîté, ils se sont trouvés une petite pointe et ils se sont dit ensuite: "Allons au spectacle." Pendant que l'on joue, ils parlent sous leurs dents, ils toussent, ils crachent, ils ont trop chaud, ils ne sont pas une minute sans se remuer, ils ne sont pas en état de comprendre la pièce, mais ils s'écrit de temps à autre: "Dieu que c'est mauvais!"

Depuis leur entrée, ils se sont dit: "Qu'en qu'un jour, et ils se sont aussi embarrasés que le monsieur au placement.

Voilà un spectateur qui paraît bien attentif, qui semble ne point perdre un mot de la pièce. C'est un homme d'une trentaine d'années, fort bien mis, et d'une figure et d'une tenue qui seraient en état de faire le soir une critique enroulée de l'ouvrage que l'on joue en ce moment. Vous n'y êtes pas.

Ce monsieur est marié; il a une femme jolie et coquette. Il est bien marié que l'on aime sans l'autre; cependant dans ces jours de ces femmes laides, il n'est pas content. Ce monsieur est jaloux, c'est un malheur, c'est un malheur, c'est une malédiction; c'est plus qu'un malheur, c'est un infirmité. Quand on est jaloux, on est donc malheureux et infirme, et quelque fois on est encore d'autre chose. Le mari jaloux est resté chez lui plus de six mois d'ordinaire. Ceci est une suite à quand vous êtes en malheur, il ne faut rien changer à vos habitudes, les dames arrivent beaucoup.

Ce monsieur est donc resté trop tôt; il a rencontré chez lui, avec sa femme, un de ses amis qui, depuis quelque temps, a pour lui une reconnaissance

PRUDENTIAN.—Mais dans Rigidours, nous allons le convaincre de son erreur; ça vaudra mieux que de lui laisser, pour un bon régime, ce qui est trop souvent prêt à abandonner son poste.

COMMODE.—La seule raison qui a pu me pousser à légérer de la sorte, que vous avez proposée, mon cher Rigidours, est la crainte de déplaire trop ouvertement à nos frères d'une autre origine dans un moment comme celui-ci où nous avons besoin de tout de conciliation.

RIGIDOURS.—Au diable la polémique conciliatrice! Il faut être lâche et cacher ses sentiments!

LE DUBOIS.—Moi je fais honneur à cette santé parceque je tiens de bonne part que nos ministres se sont déjà occupés du rappel de nos combattants.

PRUDENTIAN.—Fuyez-vous êtes tous d'accord je crois que je vais boire.

COMMODE.—Ne croyez pas que je ne veuille point vous joindre; au contraire je buirai le plus grand coup.

RIGIDOURS.—Tu vois, Rigidours, ce que c'est que d'insister.

RIGIDOURS.—L'autre victoire que nous avons remportée là, d'empêcher à penser comme nous un homme qui pense comme tout le monde.

PRUDENTIAN.—Eh! nous avons fait d'une pierre deux coups; nous avons gagné Prudentian qui ne pense comme personne.

UN DOMESTIQUE, à Commode.—Monsieur, il y a quelques personnes qui vous demandent.

COMMODE.—Sont-ce des messieurs!

LE DOMESTIQUE.—Non, ce n'est pas ça.

COMMODE.—Comment! imbécile! il y en a certains pas à la mine si ce sont des gentilshommes?

LE DOMESTIQUE.—Eh! je ne les ai pas vus; c'est la coiffure qui me les a annoncés.

COMMODE.—Eh bien! va voir, et si ce sont des gens comme il faut tu diras que j'y suis. (Le domestique sort.) Qui, diable c-la peut-il bien être? si ce sont des messieurs ils ont peut-être quelques nouvelles à nous apprendre; enfin nous allons voir.

LE DOMESTIQUE, rentrant.—Monsieur je leur ai dit que vous n'y étiez pas; ils sont partis; ce n'était que des imbéciles.

COMMODE.—Des habitants! animal! ils n'ont peut-être peut-être de Porcort. Cours donc après eux, et dis leur que tu les as pris pour d'autres. Le domestique sort en courant et Commode le suit.

PRUDENTIAN.—Il paraît que Mr. Commode est assez difficile à servir.

RIGIDOURS.—L'aristocratie s'exécute follement lorsqu'il s'agit de monnaie, qu'en dites-vous?

PRUDENTIAN.—L'argent explique tout et excuse tout.

PRUDENTIAN.—C'est mal de rire ainsi d'un homme dont nous avons mangé le bien aujourd'hui.

PRUDENTIAN.—J'admire Prudentian; il a une politesse simple mais honnête; permis à tout le monde d'être imbécile; les règlements de la corporation ne le défendent pas, au contraire; mais voici Mr. Commode, faisons-nous; ça peut être des gens mais pas à leur nez.

PRUDENTIAN.—C'est justement ce que je voulais dire; tu parles toujours comme je pense, Prudentian, et tu trouves toujours les bons mots que j'étais sur le point d'inventer; tu me voles.

COMMODE.—Messieurs je vous amène deux de mes amis intimes, Monsieur Grichepoil et monsieur Riffard les deux plus respectables citoyens du village de Smitz ***.

RIGIDOURS. (à part à Prudentian).—Je connais Riffard de vieille date; c'est un chouyenn de la première force; quant à l'autre j'en ai entendu parler assez bien.

COMMODE.—Ce sont deux patriotes véritables; l'un, mon ami Grichepoil a rendu des services réels à la cause du pays, il a été jusqu'à se faire saigner de la haute trahison et mon ami Riffard avait allé plus loin que lui encore j'en suis sûr, si ce n'était sa position; voyez-vous quand on est capitaine de milices, on ne peut pas se prononcer comme quand on est un simple citoyen; il faut avoir quelques égards pour son gouvernement; mais à présent que l'on nous rend justice nous sommes tous patriotes

mais exceptant; les canonnons ne sont plus qu'un.

RIGIDOURS.—Où à présent que le longer est passé les libérés sont de leur gloire.

PRUDENTIAN.—Et n'est-ce pas toujours comme ça; il n'est pas de plus sûr, maintenant; que les maraudeurs; on récolte si facilement quand on n'est pas fatigué par le labour.

RIGIDOURS.—Pardou, excuse de vous interrompre, messieurs, je s'opime; venons consulter Monsieur Commode sur une question qui met tout le village en lueur; je s'opime; qu'il lit toutes les gazettes, sans distraction, et j'aurais pensé qu'il saurait nous mettre sur le bon chemin de la vérité. Voici ce que c'est. La patrie; veut se prononcer, comme les autres sur l'administration du gouvernement; mais nous ne voulons pas singer les autres; nous voudrions donner à nos professeurs un quelque chose de pas comme les autres, un bit de son qui fasse voir qu'on a parmi nous des hommes qui s'y connaissent dans la rubrique de la politique.

GRICHEPOIL.—Voilà ce que c'est messieurs; je vais vous parler à la bonne franquette et sans faucher à l'encontre la vérité; dans notre village nous sommes tous d'accord à l'unilé de voir pour faire une démonstration pour son Excellence nous on ne s'entend pas; tous bien sûr qu'on mettra dedans. Il y en a qui étaient auparavant de nous patriotes sans rancune et de bonne foi; eux là veulent bien féliciter le gouverneur et ses ministres ouvertement parce qu'ils voient qu'on veut nous rendre justice; mais il y en a d'autres, ceux qui étaient les bureaucrates dans le temps de la révolution, qui font les difficultés et qui ne veulent pas qu'on parle de ministre parceque disent-ils ce sont des révolutionnaires d'un bout à l'autre; ils disent aussi que ça ne peut pas durer; qu'après ce que l'Angleterre a pris les Indes, la Chine et les paroisses voisines elle ne voudra plus nous accorder ce qu'on lui a demandé; pour lors les anciens bureaucrates ne veulent féliciter que le gouverneur sans parler de la chambre ni du cabinet; pour lors nous sommes venus demander nous parcequ'on suit que vous êtes un homme de bon conseil; moi je viens de la part comme il dirait des patriotes et Mr. Riffard de la part des loyaux.

RIGIDOURS.—Des loyaux! des loyaux! pas plus loyaux que vous rendez-vous monsieur Grichepoil. Prenez-vous n'est pas un rebelle comme vous ça ne veut pas dire qu'on est loyal.

COMMODE.—Allons, messieurs vous n'êtes pas venimeux ici pour vous insulter; vous êtes tous les deux patriotes, je suis patriote, nous sommes tous des patriotes ainsi tâchons de nous entendre.

TIGHEURANT, sous la table.—Rrrrrra! Rrrrrra! Rrrrrra!

RIFFARD et GRICHEPOIL sont un mouvement pour sortir.—Votre chien est mauvais à ce qu'il paraît; appelez le donc.

COMMODE.—C'est! Chut, messieurs, ce n'est pas mon chien, c'est un de mes meilleurs amis.

GRICHEPOIL.—Votre ami à la singulière façon! de faire peur au monde comme ça. Si ce n'était chez vous je lui ferais des frictions avec les clous de mes souliers; puisqu'il fait et bien le chien, je le traiterais en chien à mon tour, ce beau monsieur de la ville qui veut se taquer de nous.

COMMODE.—Tranquillisez-vous donc, mon cher Grichepoil, parlez bas, car, s'il nous entendait nous aurions grand bruit!

PRUDENTIAN.—Ne craignez rien c'est un brave sujet de Mr. Majesty qui a oublié de se mettre de la tonnerre. Il est malade pour avoir bu trop de sucrés.

COMMODE.—Pour en revenir au sujet de votre visite... ah! là là! vous prenez donc un coup.

GRICHEPOIL.—Ce n'est pas de refus. (Prenant une carafe et la faisant). Qu'avez-vous là? du vin; et là? encore du vin; je n'en prends pas, je suis de la tempérance; je ne puis qu'un petit coup de Jamaïque, quand je suis en voyage; et avez-vous?

COMMODE fait servir les deux nouveaux venus; tous les convives boivent ensemble.

COMMODE.—Pour en revenir donc au sujet de votre visite je vous dirai que vous ne pouvez pas vous adresser. Nous sommes tous ici des patriotes, et des patriotes, bien entendu, de sorte qu'à nous tous ensemble nous allons vous faire un plan d'adresse; telle que sera une de celles que le gouverneur à recevoir; ainsi nous vaudra ne pourra lui faire la barbe. Je vais chercher de l'encre et des plumes et vous allez voir.

GRICHEPOIL et RIFFARD se crachant dans les mains.—Ah voilà qui est bon; je serais pas venu sans rien. Ça va être forcé, au moins; ça nra honno mine dans les gazettes. (La réduction de l'adresse au prochain numéro)

Les nouvelles qu'on reçoit chaque jour de Kingston augmentent les craintes des amis que s'est fait sir Chs. Bagot et chez quelques anciens qu'ils ont de la peine à contenir. Nos journaux du Haut Canada appartiennent au parti qui appelle conservateur, font des signes à leurs partisans; ils leur recommandent de former des associations pour garantir le succès de sir Chs. Bagot, et à empêcher de son esprit; ils poussent vivement l'organisation de sociétés dont l'objet sera de faire tourner les élections à leur profit; tout cela est fort bien et n'a rien qui doive effrayer le parti libéral du Haut Canada; qu'il s'occupe par la main; qu'il veuille à ses propres élections; qu'il soutienne les hommes de son choix et peu lui importe, que messieurs les canadiens occidentaux se déchirent entr'eux; quel que soit le parti qui domine dans l'autre partie du pays il aura toujours besoin de nous pour se former une majorité; ainsi tenons-nous bien, demandons des réformes véritables, forçons un progrès sûr, même s'il doit être lent et nous de nos bons frères qui n'ont pas hésité à nous imposer leur dette à nous, enlever notre capitale, à s'attacher à notre langue et qui ont bien et qui nous ont vu perdre une constitution qu'il nous avait possédés à comcometre. *Wether he kill Cassio or Cassio him pru nous importe.*

Des journaux du sud.

STRATÉGEM DE DEUX NEGRES.

Deux esclaves s'enjoignent de chez un planteur de la Virginie, en emmenant un cheval qui lui appartenait. Ils se mirent en route dès la pointe du jour et se servirent du stratégem suivant pour échapper au danger d'être arrêtés.

Un des nègres fit fortement l'autre à vece une grosse corde autour du corps, l'attacha à sa selle et le traîna ainsi lui. Lorsque le cavalier fut arrêté et questionné aux plantations qu'il traversait, il répondit que le cheval de son maître avait déserté son maître et qu'il s'en était allé assés heureux pour le rattraper; qu'il le ramenait à la plantation, où l'attendait le châtimant qu'il avait mérité.

Ce stratégem réussit parfaitement. Le cavalier fut partout bien accueilli; sa loua en fidélité; il reçut toute sorte d'assistance et de secours, et son cheval et lui ne manquèrent de rien.

Arrivés à des endroits déserts, où ils ne pouvaient être aperçus, les fugitifs changèrent de route, le cavalier se laissait traîner et son camarade montait à cheval. Ils atteignirent heureusement les frontières de la Pensylvanie, où ils passèrent au Canada et furent ainsi libres, dès qu'ils eurent mis le pied sur le territoire anglais.

UNE NEGRESSE AU MASQUE DE THÈ.

Ces jours derniers, un individu passant dans je ne sais plus quelle rue, heurta le corps d'une femme glissant à terre et pouvant être égratignée. Elle s'imagina d'abord que c'était sans doute quelque femme prise de léthargie, qui en avait fait la louche spiritueuse dont elle s'était repue. Aussi s'éloigna-t-elle; mais les égratignures continuant et semblant même s'aggraver, elle revint bientôt sur ses pas, et examinant le corps qui se trouvait devant lui, il découvrit un masque de cadavre par derrière et recouvrait entièrement le visage de la malheureuse. Elle paraissait dans un grand état de faiblesse et pouvant à peine articuler quelques paroles. Interrogée cependant, elle parvint à déclarer qu'elle s'était échappée de chez ses maîtres, vaincue par les mauvais traitements. Ce masque de fer lui avait été posé; long-temps imposé pour une suite des plus légers, et ne pouvant résister plus-long-temps elle avait pris le parti de la fuite.

Le masque a été dressé chez le Recorder Dertus; et la plainte, dit-on, a été portée malheureusement devant la Cour Criminelle.

DE FANTASQUE.

Amorcec.
Avec la clef et le gâchet.

VENTES PAR ENCAN
PAR G. D. BALZARETTI.

VENTE DE LIVRES FRANÇAIS, GRAVURES, TABLES, etc.

VENDRE LE SAMEDI prochain, 17 et 18 du courant, il sera vendu au salubre des magasins.

UNE riche collection de Livres français de Droit de Littérature, de Voyages, etc. etc.

Quelques livres de prières et livres en blanc, papier à écrire, plumes, encre, etc. à acheter.

MAGASIN A LOUER
UNE MAISON et MAGASIN à louer dans le Faubourg St. Roch, encoignures des rues des Prairies et St. Dominique. C'est une excellente situation pour le commerce.

ÉTABLISSEMENT DE DRAPEAUX BAS-PRIN.

DAVID MORGAN, JUNR.
MARCHAND TAILLEUR.
No. 27, Rue St. Jean, Haute-Ville.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

MARCHANDISES D'ANTONNE, consistant en draps, couverts, Mill. d'Inde, drap Casor, la République de Lyon, draps de lit, et un assortiment de Cadettes, Doyennes, Tercets, et des patrons de vestes, stocks, etc. de la meilleure qualité, et de fabrication.

PAPERS PRINTS
De J. H. DUPOUR et LE ROY de PARIS.

JOS. LYONNAIS
COUTURE
ST. ROCH, RUE DES PRAIRIES, No. 24.

INFORME respectueusement ses amis et le public en général qu'il est prêt à faire au sujet de tout instrument de musique, à des prix modérés. Il offre en vente quelques VIOLONS et CLARINETTES.

UN PORTRAIT-CROQUIS DE
J. F. PERHAULT ECR.

100 A VENDRE
A CHÈRE de terre dans le Township de St. Charles au lot de la 2^e rang.

LEVERE BLEU
Francis Marecau l'Heureux.
Rue St. Olivier, No. 106.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

FRANCOIS MARECAU L'HEUREUX
Rue St. Olivier, No. 106.

LADY'S WEATH.

Young Ladies Magazine.

Est le seul d'un nouveau genre, publié chaque mois à Philadelphie, qui les les prix de

UNE PIASTRE PAR ANNEE.

Le but de cet ouvrage est de fournir à nos pères, un guide sûr pour le rapport du média littéraire.

Il sera imprimé avec du papier blanc fin.

SOCIÉTÉ POUR SOUSCRIRE ET PRÉMIUMS.

ARTISAN
Aux Agriculteurs.

AL demande de plusieurs années de la Campagne.

LEVERE BLEU
Francis Marecau l'Heureux.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

FRANCOIS MARECAU L'HEUREUX
Rue St. Olivier, No. 106.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

FRANCOIS MARECAU L'HEUREUX
Rue St. Olivier, No. 106.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

FRANCOIS MARECAU L'HEUREUX
Rue St. Olivier, No. 106.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

FRANCOIS MARECAU L'HEUREUX
Rue St. Olivier, No. 106.

EREMIE marchand des amis et le public en général pour l'encouragement d'un tel bien.

Ligne



DE VOITURES ROUGES

QUÉBEC ET MONTREAL.

En deux jours de Trajet

JOURS DE DÉPART
LUNDI, MERCREDI, ET VENDREDI.

Les voyageurs qui ont l'honneur d'être reçus par nous, nous sommes très honorés de leur service.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.

SAUNDY & CO. HOUGH
S. C. HOUGH & CO. HOUGH.